

mon cœur, mais en égoïste, parce que je sens que vous êtes indispensables à mon bonheur, et que sans vous deux ma vie serait vide."

La belle duchesse Georgiana avait oublié de transmettre sa beauté à ses filles (elle reparut dans leurs enfants), mais toutes deux étaient gracieuses, spirituelles, distinguées, et possédaient ce charme si apprécié en France, et qui fit le succès de lady Granville ambassadrice. Charles Greville, son parent, a dit d'elle, dans ses *Mémoires* : "Lady Granville a beaucoup d'amour naturel, des sentiments profonds, de l'enthousiasme, de la délicatesse, de l'élégance, du bon goût, une naïveté qui évite l'affectation et une bonhomie qui s'étend à tous ceux qui l'entourent."

De cette heureuse union, le même a dit (et l'on en peut croire son esprit assez volontiers sceptique) : "Ce fut une union dont la félicité dépassa la mesure ordinaire du bonheur humain ; toujours harmonieuse, elle conserva une fraîcheur, une vivacité de sentiment et d'affection qui fut le plus grand des bonheurs accordés à lord Granville pendant sa carrière prospère."

De leur résidence à la campagne, il écrivait : "Rien ne peut dépasser l'agrément de la vie que nous avons menée à Tixall. Tout le monde était content, parce que chacun faisait ce qui lui plaisait, et parce que le ton de la société était gai, simple et très intelligent." Le cercle était en effet très choisi, comprenait les hommes politiques les plus éminents, les beaux esprits du jour, et des femmes charmantes, au premier rang desquelles brillait lady Harrowby, la sœur de lord Granville, que Greville déclarait supérieure à toute autre, réunissant à l'esprit le plus masculin la tendresse la plus féminine.

C'est faire l'éloge des deux belles-sœurs de dire qu'une estime et une affection réciproques les unirent étroitement.

Parmi les convives qu'elle reçoit, on rencontre, en 1811, chez elle et chez ses amis, *Monsieur*, le duc de Berri, M. de Puységur, le baron de Rolle, et divers autres Français. "Nous sommes au sein des Monseigneurs ; *Monsieur* oublie que nous avons franchi la vingtième année et joue à cache-cache, etc., avec lady Stafford et moi. Le laid petit duc de Berri nous attaque tous. Ah ! que c'est vilain ! Mais, fi donc ! C'est abominable ! Veut-on que je mange cela ? Veut-on que je fasse ceci ? Puységur est très agréable, et le baron, débarrassé de la baronne, absolument scandaleux d'animation et de liberté..."

"En revanche, le duc de Berri est intelligent et chante bien, mais il est difficile à vivre, et éprouve lady Stafford par ses plaintes. Ce matin, a déjeuner, les œufs étaient abominables : 'Ma foi,' madame, mesdames, vos poules ne s'acquittent pas bien de leur devoir...' Je vou-

drais que vous nous vissiez en ce moment : lady Stafford travaille, Puységur est un peu trop dévoué aux dames, M. Vernon s'est placé commodément pour voir tout ce que j'écris. Mon mari est à Stone. Ils trouvent tous que mon affection pour lui est une bonne plaisanterie, juste comme si j'étais amourachée de quelque vieux Français priseur de tabac ; ils crient s'ils nous voient ensemble, et prétendent que je bats les buissons pour lui quand il chasse ! Que le bon Dieu les bénisse ! Leurs seuls héros de romans sont des barons de Rolle et des ducs de Castries !" D'un autre château, lady Granville écrit : "*Monsieur* et le duc de Berri ont dû subir une contrainte mortelle à Trentham. Ils ressemblent maintenant à des oiseaux hors de la cage... *Monsieur*, le cher, l'excellent homme, n'aime pas qu'on l'embarrasse avec du persiflage, et ici il peut crier à pleins poumons, si bon lui semble. Le duc de Berri chante délicieusement des duos et des trios d'opéra avec lady Harrowby et la jolie Suzanne... Le baron vient de me suivre dans toute la maison pour me prouver que la baronne et lui ne sont pas amoureux l'un de l'autre : 'Nous nous convenons, voyez-vous. Je vais de mon côté, elle va du sien ; je reste avec mes anciennes amies ; elle demeure avec les siennes. C'est ce qu'il y a de raisonnable ; voilà ce que c'est de se com- prendre !' Moi, je ne comprends pas pourquoi, avec cette sympathie dans les goûts, l'idée leur est jamais venue de changer les deux en un."

On voit que les premières impressions produites sur lady Granville par des Français ne furent pas des plus favorables. Au reste, elle juge aussi sévèrement ses compatriotes, et comme elle a le don d'esquisser en quelques traits une figure ou un caractère, la galerie de portraits que contiennent ses lettres est aussi précieuse que variée. Citons au hasard celui de Byron, en 1812 : "Lord Byron est toujours sur un piédestal, et Caroline William lui rend hommage... Il est agréable, mais je n'éprouve aucun désir d'augmenter l'intimité. Sa physionomie est belle au repos, mais dès qu'elle s'anime, elle devient soupçonneuse, méchante et par conséquent antipathique. Ses manières sont ou remarquablement gracieuses et conciliatrices, avec une nuance d'affectation, ou irritables et impérieuses, et alors, je le crains, parfaitement naturelles."

En même temps qu'elle juge son prochain, lady Granville se juge elle-même, et cette étude de son *moi*, en révélant une conscience scrupuleuse, une âme préoccupée de son perfectionnement moral, inspire une estime sincère pour son caractère. Dès 1812, elle écrit à sa sœur : "Je désire vous voir plus que je ne saurais le dire. Je vous aime certainement *mieux* ; peut-être ayant secoué la léthargie d'une vie absolument indolente et inac-